

## La démocratie, l'émancipation des intellectuels et le journalisme d'opinion en Bulgarie

Milko Pétrov

*Chef de la Chaire d'histoire et  
théorie du journalisme  
Faculté de journalisme et de  
communication de masse  
Université St Kliment  
Ohridski de Sofia,  
Membre de l'Union des  
journalistes bulgares*

Le journalisme d'opinion dans la Bulgarie d'aujourd'hui est marqué par un paradoxe : il est hautement apprécié, mais très mal fait. Son prestige lui joue un mauvais tour : la conscience de sa responsabilité se transforme inconsciemment et traditionnellement en responsabilité (et souvent en soumission) non pas devant le public ou devant lui-même, mais devant les autorités, politiques ou intellectuelles.

Ce n'est pas par hasard si la lutte des intellectuels bulgares pour une émancipation des forces politiques, menée avec un succès variable et beaucoup de reculs dans les années qui ont suivi le changement de 1989, a trouvé son expression la plus vive dans les nombreuses tentatives de créer un journalisme d'opinion d'un type nouveau.

Après l'écroulement de l'ancienne idéologie qui n'autorisait que des déviations très modérées et des critiques discrètes de la ligne officielle, la répugnance du public vis-à-vis de l'opinion-sermon était très forte. Ce qui explique les débuts foudroyants des quotidiens d'information. Mais en Bulgarie, de telles publications ne pouvaient exister à l'état pur. Les journaux à sensation – qu'on appelle aussi en Bulgarie des "tabloïds" – ne sont appréciés que par une partie du public qui considère la presse d'abord comme une source de divertissement<sup>1</sup>.

C'est pourquoi ces dernières années, même les journaux à grand tirage accordent une place considérable aux commentaires, aux *columnists*,

aux écrivains, historiens, artistes, etc., qui jouissent largement de la liberté nouvellement acquise de généraliser, avertir et prophétiser, en privilégiant souvent la stylistique de la révélation plutôt que l'argumentation logique. L'un d'eux a même nommé sa rubrique de commentaires et prognostics "Sermon du lundi", nous rappelant ainsi une tradition du christianisme orthodoxe presque oubliée des temps de Cyrille et Méthode (IX<sup>e</sup> siècle) et du Patriarche Evtimi (fin du XIV<sup>e</sup> siècle), quand devant le danger d'une invasion ottomane, le leader idéologique de cette époque – l'Église – essayait (et réussissait partiellement) de devenir "populaire", d'exprimer les valeurs sublimes dans un langage plus humain, en rompant de cette façon avec le byzantinisme.

**« la télévision nationale a aussi conçu et réalisé ces dernières années bon nombre d'émissions à commentaires »**

La télévision nationale a aussi conçu et réalisé ces dernières années bon nombre d'émissions à commentaires diffusées aux heures de forte audience. Dans ce cadre, à part les intellectuels typiques, les économistes – prophètes de la réforme et de l'émergente économie de marché – ont commencé à s'exprimer comme des leaders d'opinion.

La radio préférée de l'élite bulgare – Free Europe – est typiquement une radio d'opinion, où dominent nettement les analyses de qualité sur les problèmes de politique intérieure et internationale (avec un accent considérable sur les Balkans et l'Europe), mais aussi sur des thèmes d'intérêt général.

Mais tout en envahissant pendant cette période de transition sociale à la fois les quotidiens, la radio et la télévision, le journalisme d'opinion en Bulgarie a tenté de créer ses propres éditions et émissions, de prendre des formes plus indépendantes. On peut ainsi distinguer quelques étapes qui, au cours des huit dernières années, ont conduit à cette situation.

## **Le flétrissement du pathétique**

Les premières batailles légendaires et dramatiques pour un "nouveau journalisme" en Bulgarie ont été menées par les anciens leaders intellectuels qui provenaient de différents secteurs idéologiques :

- du mouvement réformateur dans le cadre de l'ex-parti communiste (les adeptes de la *perestroïka*) ;
- de l'émigration politique bulgare en Europe occidentale (journalistes des radios dites "ennemies", Free Europe, Deutsche Welle, BBC, Radio France internationale) ;

• de l'opposition ancienne, les "cheveux blancs" ayant survécu à l'anéantissement des partis bourgeois dans les années 40 et les plus jeunes dissidents littéraires-journalistes-philosophes.

Mais malgré toutes les différences entre ces plateformes, racines intellectuelles et conceptions de la "publicistique" (ainsi qu'on appelle souvent en Bulgarie le journalisme d'opinion), il y avait quelque chose de commun entre tous ces acteurs : un discours surchargé de constructions métaphoriques gigantesques, héritage des temps où la langue d'Ésope était devenue peu à peu non seulement un camouflage défensif, mais une norme esthétique pour les représentants éminents du journalisme bulgare.<sup>2</sup>

Tous faisaient preuve d'un penchant effréné pour un radicalisme boulevardier des propos, vers des philippiques destructrices contre leurs opposants, vers des appréciations lugubres adressées par les uns au passé (en privant de sens la vie des générations entières et provoquant un

« ils ont contribué à l'épuisement rapide de l'élan vers des changements sociaux »

réflexe défensif du style « tout n'était pas si mal que cela ») et faisant référence pour les autres au futur (prophéties d'appauvrissement général, d'exploitation sauvage et même de guerre civile).

Avec ces appels et pamphlets correspondant à la polarisation de la société entre démocrates (bleus) et socialistes (rouges), ils ont contribué à l'épuisement rapide de l'élan vers des changements sociaux, en provoquant chez le public un rejet du pathétique et un recul des émissions de radio et de télévision tenant des propos radicaux.

Durant cette première période (1990-1993), la défense furibonde des idées nouvelles, inadmissibles peu de temps auparavant, dissimulait le fait que la position du journalisme n'avait pas changé au fond. Bien que beaucoup de publications théoriques proclamaient qu'il est nécessaire pour le quatrième pouvoir de quitter "la chambre de bonne"<sup>3</sup>, le journalisme d'opinion continuait d'exercer ses fonctions. La seule différence était que désormais, ces fonctions allaient souvent à l'unisson avec les convictions personnelles de l'auteur. Mais le journalisme d'opinion "rouge", comme d'ailleurs le "bleu", était caractérisé par un manque de distance critique de la ligne politique du parti en question et par une simple interprétation intellectuelle ou émotive des positions du parti. Et encore, plus ils plaidaient pour une compréhension des convictions des autres et une "culture du débat", plus leur emphase pittoresque les éloignait de l'idée de la tolérance. Vieux guerriers aux plaies non fermées, ils avaient accumulé trop de colère et ils la

déchargeaient sans s'apercevoir qu'ils s'épuisèrent peu à peu comme leaders d'opinion et comme auteurs, jusqu'à devenir de vieux grognons que personne ne voulait plus écouter.

Mais ils ont tout de même laissé quelques métaphores et quelques clés concernant notre époque.

Stefan Prodev – dissident du Parti communiste et un des fondateurs de l'opposition, actuellement rédacteur en chef de l'organe du Parti socialiste "Douma" – a caractérisé la scission au sein de l'électorat du parti socialiste en soulignant le contraste entre ses deux composantes principales : « les vieillards rouges » et « les téléphones cellulaires rouges ». <sup>4</sup> Les premiers ont cherché à dissimuler la spéculation monstrueuse des membres de l'ex-nomenklatura, dont certains n'ont pas hésité à transférer à l'étranger les richesses nationales.

Marko Sémov, un des vétérans du journalisme d'opinion en Bulgarie, dans son discours funèbre sur « la mort de la parole » a en fait enregistré le décès du vieux modèle de leader d'opinion courtisan, disposant d'une position de juge moral garantie par l'ancien régime, devant les jérémiades duquel toute la société devait baisser la tête en signe de pénitence. <sup>5</sup>

L'ex-dissident devenu président de 1991 à 1996, le philosophe Jélyo Jélev, a expliqué les raisons de l'invasion des intellectuels et artistes dans les structures du pouvoir pendant la première période post-totalitaire. <sup>6</sup>

Après lui, le critique littéraire Michail Nédeltchev a analysé la tendance inverse : pourquoi, au temps de "la deuxième vague", les intellectuels se sont retirés du pouvoir. <sup>7</sup>

Les journalistes "leaders d'opinion" de la première période sont partis dans différentes directions : vers la politique, vers les ambassades à l'étranger, vers la cellule sombre de la commiseration envers soi-même. *« les premières publications qui ont tenté de fonder leur existence sur le journalisme d'opinion n'ont pas survécu à cette période »*

Mais les premières publications qui ont tenté de fonder leur existence sur le journalisme d'opinion – l'hebdomadaire pro-présidentiel *1000 jours* et le journal parlementaire *Les Débats* – n'ont pas survécu à cette période.

## **Le centre inaccessible**

Après l'alternance de quelques gouvernements rouges et un bleu, qui se sont montrés également incapables d'arrêter le pillage du pays, l'accumulation criminelle des capitaux, la corruption croissante de l'administration, en 1993-1994 s'est manifesté un certain apaisement des

passions politiques, une tendance à chercher un “centre” entre les deux principales forces politiques encore diamétralement opposées. Parallèlement, des essais ont été entrepris pour imposer des médias plus intellectuels, qui pourraient aborder l’actualité de façon indépendante, être capables de critiquer pareillement les deux partis principaux, donner des analyses plus objectives et approfondies des événements, analyses indispensables aux élites nationales et aux intellectuels qui se sentaient de plus en plus isolés.

Une première tentative a été réalisée par une des personnalités les plus intéressantes et brillantes de la presse bulgare, Vladimir Kostov, une des figures caractéristiques du journalisme bulgare dans les années 70, qui avait émigré en Occident après un retentissant scandale alors qu’il était correspondant à Paris et qui avait continué sa carrière à Radio Free Europe.

Le journal *Continent* fut ainsi fondé en 1992, pour se démarquer du discours criard et de la vulgarité des propos de la plupart des quotidiens. Son nom déjà révélait les dimensions européennes de sa conception et son style était délibérément circonstanciel et sans éclats apparents. Au début, il a attiré les espérances du “nouveau centre”, mais le public s’est vite aperçu de son engagement avec une partie déterminée du spectre politique, mais aussi de son incapacité de démontrer quelque chose de principalement nouveau – sinon au niveau informatif, au moins au niveau interprétatif. De cette façon, il a suivi en quelque sorte le destin de ses prédécesseurs. *Continent* mène actuellement une existence banale, mais a changé sa nature : il est devenu un quotidien comme les autres, un peu plus ennuyeux, et a perdu définitivement toute sa spécificité.

La deuxième tentative intéressante de création d’un journalisme d’opinion indépendant et d’importance nationale a été entreprise en 1993

par l’hebdomadaire *Capital*. Ses fondateurs et auteurs principaux venaient du journalisme économique, que l’on considérait alors comme la garantie d’une certaine émancipation des forces politiques. Et à cette époque, l’attention de la société s’était détournée des débats politiques pour s’orienter vers la sphère de l’économie où des événements vertigineux se succédaient : on pillait les entreprises, la devise nationale se dévalorisait, les banques sans capitaux distribuaient des crédits sans garanties. En quelques années, *Capital* est parvenu à se doter d’un lectorat stable et, dans le cadre du paysage médiatique bulgare, à se rapprocher des modèles mondiaux comme *Times*, *Die Zeit*, *Le Monde diplomatique*. Il

propose dans chaque numéro ses propres enquêtes sur des problèmes clés de la vie économique et politique, propose une information de fond détaillée, affiche souvent une position indépendante et on le considère déjà comme une lecture incontournable pour l'élite politique et intellectuelle.

Mais récemment, on a constaté chez ce journal une tendance risquée, qui peut compromettre ses tentatives de créer un journalisme d'opinion d'autorité et de qualité : la publication d'informations compromettantes provenant de certains milieux économiques et politiques, ce que lui a valu le surnom méprisant de "boîte postale". Son autre faiblesse est le remplacement progressif du conceptuel par le commentaire de l'actuel, qui le réduit à une analyse parfois décalée (dans le temps) des événements de la semaine. Malgré ses défauts, cet hebdomadaire est la matérialisation de cette deuxième étape de l'évolution de la nouvelle presse d'opinion en Bulgarie : plus analytique, d'un style plus modéré sans être ennuyeux, clairement destinée à la couche supérieure de la classe moyenne.

Il est évident que le journalisme d'opinion bulgare ne se sentait pas très à l'aise dans les limites du journal quotidien, qui impose ses exigences d'actualité et de pagination. La quête de la forme éditoriale optimale a ainsi favorisé l'essor des magazines, dans les années 1996-1997.

### Le boom des magazines

Parmi tous les titres disponibles dans la presse magazine bulgare, il en est un qui se fait remarquer incontestablement par son sérieux et son autorité : l'hebdomadaire en couleurs *Séga* (Maintenant). Il a été fondé en 1996 avec l'ambition de jouer un rôle essentiel dans la formation de l'opinion publique en Bulgarie. Malgré son intention de se faire passer pour une publication centriste, il est évident que le magazine trouve un appui – financier et idéologique – auprès des puissantes structures économiques bulgares liées directement à la Russie. Bien que *Séga* évite de s'identifier au Parti socialiste – en état de crise et scission profondes – et démontre plutôt un penchant pour les thèses de la nouvelle Eurogauche plus moderne et social-démocrate, ce magazine est devenu la véritable artillerie lourde de l'opposition, qui souvent vise avec précision les faiblesses principales du gouvernement démocratique dans la réalisation de la réforme économique et administrative. Mais en dépit de ses ambitions, le tirage du magazine reste très limité, en raison

de son prix élevé et de sa position idéologique qui ne convient pas à la plupart des intellectuels.

La troisième étape du rejet progressif de l'engagement politique dans la presse est illustrée sans doute par le magazine mensuel *Égoïste*. Centré sur la jeune élite intellectuelle, il épate et s'oppose non seulement à la classe politique en général, mais aussi aux normes et aux goûts conventionnels. Bien que son discours post-moderne et sa situation d'*outsider* soient un peu démodés du point de vue des tendances mondiales, *Égoïste* est admiré par la jeunesse bulgare pour sa révolte contre les clichés idéologiques, les illusions de masse et les conventions esthétiques. On trouve dans ses colonnes non seulement des articles politiques (qui d'ailleurs ne prédominent pas), mais aussi des analyses approfondies des problèmes contemporains sociaux, psychologiques et individuels, des textes sur le style de vie et la mentalité des jeunes. Les notes courtes et mordantes sur les nouveaux livres, films et CD lancent un défi à la "critique sur commande", qui n'informe pas l'auditoire, mais sert les éditeurs et les marchands de culture. Les opinions exprimées dans *Égoïste* sont explicitement individualistes et souvent provocantes. La mise en page est moderne et inventive. Le discours dépolitisé est en plein accord avec les tendances de la jeunesse bulgare contemporaine, qui se distancie nettement de l'activisme politique et ne sort à l'avant-scène sociale qu'aux moments de crise nationale – comme au cours de l'hiver 1997, quand elle était l'actrice principale des manifestations qui ont conduit aux élections extraordinaires et à la victoire des forces démocratiques.

Ce magazine présente cependant plusieurs dangers. Il est publié par une filiale d'une *holding* à la réputation ambiguë. Par ailleurs, il risque de négliger les problèmes réels et de se transformer en une revue

**« en Bulgarie, on devient  
indépendant non par indépendance,  
mais par appartenance »**

purement snob. Mais c'est un succès indiscutable. C'est lui qui est allé le plus loin dans l'émancipation à l'égard des forces politiques sans tomber dans un total apolitisme et manque de principes.

Si la conquête d'une indépendance intellectuelle et politique de la presse avance très lentement, ce processus chez les leaders d'opinion bulgares ne fait que commencer. En Bulgarie, on devient indépendant non par indépendance, mais par appartenance. Les raisons sont surtout économiques : l'intellectuel ne peut exister que par et dans les différentes fondations et autres centres de recherche, tous directement liés dans la plupart des cas à telle ou telle force politique. La deuxième raison est

intellectuelle : les publications conceptuelles, les commentaires représentent le plus souvent une application de schémas politologiques empruntés à des sources étrangères aux sondages sociologiques locaux peu probants (et souvent truqués). La personnalité de l'auteur se révèle surtout dans les nuances ou le style.

La combinaison de stéréotypes traditionnels et d'une modernité mal comprise a formé quelques types fondamentaux d'auteurs dans le journalisme d'opinion :

*Le journaliste patriotique-nostalgique*

Il est tourné vers le passé et découvre les valeurs sûres avant tout dans les exemples historiques, dans les qualités et traits "éternels", attribués par son imagination romantique uniquement au peuple bulgare. Il faut chercher la genèse de ce type de journalisme non seulement dans l'instinct de conservation des petites nations, mais aussi dans l'étrange symbiose née pendant l'époque totalitaire qui signifiait "années d'apprentissage", mais pas du tout "années d'errance" dans les territoires universels de l'esprit. Le sentiment d'identité nationale de ce publiciste était généré par une idéologie théoriquement internationale, mais social-impérialiste en réalité, et il se soulageait (avec la permission de la section idéologique du comité du Parti) dans les brèves éruptions d'énivrement nationaliste. Borné dans ses manifestations, rabaissé et concret dans ses réflexions, plongé dans le quotidien, ce publiciste a pour ambition de se tenir "près des racines de l'âme nationale". Son exploit réside dans sa capacité à reproduire le ferment pas très digne de la survie spirituelle de la nation, son *karma* est la combinaison entre étroitesse d'esprit et enthousiasme qui le rend ridicule quand il n'est pas dangereux.

Dans l'espace post-totalitaire, cette caricature absurde d'instituteur de village du XIX<sup>e</sup> siècle lance des appels au retour dans le confort patriarcal étouffant, prévient que des forces étrangères achètent "en gros" les âmes des jeunes et menacent la sécurité nationale, rêve d'un secours par le rapprochement avec "la grande culture slave", s'arrache les cheveux en stigmatisant la corruption des mœurs. Autour de lui se rassemble une partie de la vieille génération des écrivains, artistes, journalistes, et aussi des prophètes méconnus qui, ayant perdu leurs privilèges, ont été contraints de s'affirmer dans les conditions d'une économie de marché.

*L'hybride théorique*

Ce publiciste-là est d'un type plus moderne, plus ouvert sur le monde. Les femmes et les hommes de ce type sont érudits et instruits,

leur discours est un cocktail d'Ecco, Habermas, Baudrillard, Derrida, etc., souvent mêlés d'une façon un peu étrange. Le problème ici est qu'ils essaient d'appliquer mécaniquement des thèses étrangères sur l'expérience sociale et médiatique bulgare, non seulement comme repères, mais comme schéma théorique général, qui d'ailleurs ne provient ni de la pratique médiatique, ni d'une analyse quelconque des phénomènes sociaux. Aliénés avant d'être ralliés, ces publicistes préfèrent donner jour à ces prophéties avant de les avoir portées dans leur sein intellectuel. Leur outil "analytique" principal est la thèse présumée, prise a priori et démontrant les possibilités de l'approche applicative (d'application), qui développe les sujets sur le sol de la patrie, et à mesure que les caractéristiques perçues sont d'une validité générale, elles s'avèrent valables en Bulgarie aussi. Et, miracle, monsieur Jourdain s'exprime en prose, c'est-à-dire presque comme Ecco, Baudrillard et Ricœur.

Mais malgré les critiques que l'on peut formuler face à de tels comportements, il faut souligner l'utilité de cette école qui facilite l'assimilation des approches théoriques les plus modernes par les couches intellectuelles.

Il y a au moins deux variétés d'hybrides théoriques. La première variété est le "nonchalant éclectique", qui ne se soucie pas des sources où il puise, pourvu que les conclusions qu'il propose aux puissants du jour ou du journalisme sont satisfaisantes pour eux. La deuxième variété, c'est l'"orthodoxe rigoureux", pour lequel les thèses scientifiques étrangères sont des textes sacrés. Il les cite sans arrêt et blâme vivement quiconque ose s'écarter de "la vérité pure". Traitant l'idée (littéraire, sociale, scientifique) non comme un champ de possibilités d'interprétations, mais comme une "révélation divine", ces anachorètes de l'opinion expriment un idéal romantique et monogame dont il faut chercher les débuts dans l'énivrement religieux et non dans la recherche intellectuelle scientifique. On observe chez eux un autre type de manque d'indépendance – non à l'égard des autorités politiques, mais des autorités intellectuelles – qui souvent s'exprime en une sorte de dépendance singulière.

#### *Les techniciens sociaux*

Leur fonction principale est de résoudre les problèmes concrets des citoyens et de donner des recommandations sur l'amélioration de la vie sociale et économique. Au moins, ils prennent le risque de plonger dans la réalité et – comme tous les techniciens – paraissent utiles, jusqu'au moment où ils commencent à confondre l'"art" et le métier.

Malgré ce tableau terne, il existe en Bulgarie un élan puissant et incessant vers la création et la réception d'un journalisme d'opinion. Son auditoire se profile clairement. Il sélectionne sa presse, ses émissions de radio et de télévision pas tellement en fonction de ses penchants politiques, mais par rapport à la place qui est accordée aux analyses. En même temps, on peut affirmer que les médias bulgares d'orientation démocratique proposent un journalisme d'opinion et des auteurs de meilleure qualité que la presse de gauche.

*« il existe en Bulgarie un élan puissant et incessant vers la création et la réception d'un journalisme d'opinion »*

Les tentatives de lancer des formules nouvelles, plus modernes, continuent sans cesse. C'est non seulement le cas de la télévision nationale, mais aussi des chaînes privées et même des réseaux câblés qui proposent aux heures d'audience élevée des émissions de commentaires. Le Bulgare "s'auto-commente" sans relâche et avec ferveur, discute les raisons de la crise et les issues possibles. Cette tendance se renforce avec la maturation de la société et le rejet de l'amateurisme politique, avec la formation d'une conscience de citoyens. Jour après jour, le chemin vers la démocratie se couvre de mots. Mais le monde nouveau où ce chemin nous guide ne dépend bien sûr pas seulement des médias et des journalistes...

#### Notes

1. ZNÉPOLSKI Ivailo (1997), *Novata pressa I prehodat* (La nouvelle presse et la transition), Sofia.
2. PÉTROV Milko, *ABV*, 21/11/89.
3. PÉTROV Milko, *ABV*, 16/01/90.
4. PRODEV Stéfan, *Douma*, 30/07/95.
5. SEMOV Marko, *Troud*, 02/02/98.
6. JELEV Jelyo, *Koultoura*, 14/11/90.
7. NÉDELTCHEV Michail, *Troud*, 18/03/98.

#### Bibliographie

- ALBERT Pierre (1990), *La Presse française*, La documentation française, Paris.
- CAYROL Roland (1991), *Les médias. Presse écrite, radio, télévision*, PUF, Paris.
- BALGARSKO Médiазnanie (1996), *Balkanmédia*, Sofia.